

Illusion retrouvée

Emilie Terlinden métamorphose **le Botanique** en un sanctuaire voué à une **métapeinture** nouant ancien et contemporain. En point d'orgue, **un diorama magistral** rend hommage à Louis Daguerre.

Par **Michel Verlinden**



COLLECTION PRIVEE

Cette expérience-là, nombreux sont les fous de peinture qui l'ont faite. A force de contemplation, il arrive qu'une toile se mette en mouvement. Comme si l'image s'animait sous l'intensité du regard qui la fixe. Le rêve en question n'appartient pas seulement aux spectateurs, il naît en réalité chez les peintres, qui sont peut-être les regardeurs ultimes de leur propre travail. Né du long destin de fixité des représentations, cet irréprouvable fantasme de mise en mouvement de la représentation a mené aux premières formes d'images animées, puis au cinéma.

Emilie Terlinden (1983) en situe l'une des occurrences les plus significatives chez Louis Daguerre (1787-1851). Le nom est désormais lié à la photographie alors que les premières expérimentations du Français relèvent du champ pictural. La lauréate du Prix Laurent Moonens (2018) d'expliquer: «C'est en faisant un mémoire sur les appareils optiques que j'ai croisé la figure de Daguerre. En tant que peintre, il réalisait au départ des panoramas (NDLR: des toiles monumentales, souvent circulaires, étendues dans une rotonde, offrant au spectateur placé au centre une vue à 360 degrés, renforcée par des effets de perspective et d'éclairage) avant de passer aux dioramas. Avec Charles Marie Bouton, il a construit un bâtiment place de la République, à Paris, dans lequel le public pouvait découvrir tous les six mois deux nouveaux dispositifs illusionnistes



ALEXANDRE WALLON

de ce type. Il s'agissait d'énormes toiles, de 17 sur 30 mètres, peintes des deux côtés, qu'éclairaient des fenêtres à l'avant et à l'arrière. Grâce à un système de caches, des éléments peints au verso du tableau étaient susceptibles d'apparaître au recto. Il était possible de suggérer une animation, tel un éboulement ou la fumée d'une bougie.»

L'histoire de l'art n'a gardé que peu de traces de cette peinture que l'on appelait «à double effet», dont l'un des intérêts était l'attention portée à la manière dont les pigments réagissent à la lumière. Pour cause, en 1839, un incendie a ravagé le *Diorama de Paris*, détruisant la totalité des décors monumentaux de cette sorte d'Imax du XIX^e siècle. «La seule chose qui subsiste de cette aventure visuelle, ce sont des reproductions à échelle réduite dans des boîtiers miniatures. L'une des dernières d'entre elles a été acquise à la Brafa, en 2019, par un particulier. C'est triste car il s'agit d'un véritable patrimoine», regrette celle qui est titulaire d'un master en arts visuels à l'Académie des beaux-arts de Bruxelles.

Minicathédrale

Afin de remobiliser ce que Balzac lui-même avait nommé «merveille du siècle», Emilie Terlinden a décidé de recréer un diorama à l'occasion du bicentenaire de la photographie. L'ambition? Permettre d'éprouver à nouveau l'enchantement

propre à ces mises en scène. «Daguerre ayant vendu le brevet de ses dioramas à l'Etat français, en même temps que le daguerreotype, j'ai pu trouver un livre dans lequel était expliqué point par point comment les reproduire», détaille l'intéressée.

Si l'artiste s'est engagée dans cette reconstitution, c'est aussi parce que le dispositif fait écho à son propre langage plastique. Comme le souligne le commissaire de l'exposition, Célestin Fresnay: «Son travail commence par une transformation des images. Avant toute intervention picturale, elle les manipule physiquement: elle les découpe, les plie, les fragmente et les recompose. Ce processus, à la fois lent et précis, modifie profondément leur apparence et leur sens, les éloignant de leur fonction première d'images identifiables.» Le lecteur averti pensera ici à la «métapeinture» telle que l'a définie Victor Stoichita, historien de l'art roumain: une peinture qui réfléchit à sa propre nature, à ses conditions d'apparition et de visibilité.

Cette évidence irrigue l'exposition *Timelapse*, qui transforme le Museum du Botanique en nef de cathédrale, rythmée d'arches en plein cintre empruntées à *Ruines de la chapelle de Holyrood*,

«La seule chose qui subsiste de cette aventure visuelle, ce sont des reproductions à échelle réduite dans des boîtiers miniatures.»

huile peinte par Louis Daguerre pour son premier diorama. Au centre, le dispositif peint pour l'occasion se déploie entre deux colonnes, sur 2,70 x 3,10 mètres. La magie opère lentement, qui pousse à regarder le vaste tableau se métamorphoser tout au long d'un cycle

de treize minutes. Les effets chromatiques de cette huile sur toile de coton, préparée à la colle de parchemin et au blanc de plomb, opèrent de manière quasi imperceptible. Des éléments apparaissent puis s'évanouissent: ici, un héron déplie ses ailes; là, le jour se couche sur un paysage escarpé; ailleurs, un émouvant petit chien à la Van Eyck semble revenir d'outre-tombe, tandis qu'un brin d'herbe vient soudain orner le bec d'un pigeon.

Revoir ses classiques

Autour du dispositif, qu'Emilie Terlinden n'envisage pas comme un geste isolé, une quarantaine de peintures prêtées par des collectionneurs reconstituent, rétrospectivement, les contours de sa pratique depuis 2017. L'occasion de mesurer l'exigence d'un savoir-faire –toiles préparées par une dizaine de couches de gesso– inscrit dans un dialogue constant avec la photographie, à laquelle l'artiste emprunte la logique sérielle. «Les images que je découpe sont souvent des maîtres flamands qui me fascinent, mais également des peintres renaissants», détaille celle dont le travail a rejoint la prestigieuse Belfius Art Collection

Au fil des compositions fragmentaires et instables qui emmène la peinture ancienne sur un territoire contemporain –on pense entre autres au collage et à Francis Bacon–, l'œil exercé entrevoit ses classiques: oiseaux portant la patte de Maarten de Vos (1532-1603), ornements signés Orazio Gentileschi (1563-1639), visages empruntés à Vermeer (1632-1675), formes héritées de Frans Snyders (1579-1657), joueurs de cartes prélevés chez Theodoor Rombouts (1597-1637) ou encore amour des détails glanés dans les compositions de David Rijckaert (1612-1661). A la façon d'un clin d'œil, la plasticienne lève aussi le voile sur les coulisses de son œuvre en alignant au mur de petites boîtes, à éclairer à la torche, dans lesquelles sont déroulés les plis d'images à l'origine de ses toiles. Par leur écho aux boîtiers de Daguerre, ces théâtres baroques miniatures referment le cycle en en soulignant le travail patient et l'inépuisable richesse. ●

EMILIE TERLINDEN: TIMELAPSE, JUSQU'AU 26 AVRIL AU BOTANIQUE, À BRUXELLES.

